

## Notion Clef

La cinquième question présuppose que Lacan ait répondu affirmativement à la quatrième : l'inconscient serait une notion clef qui subvertit toute théorie de la connaissance, DONC, qu'elles sont les conséquences pour science et philosophie ?

Dans la première partie Lacan va donc reprendre la question IV, en « ressasant » (p.434), plus explicitement, ce qu'il a été déjà avancé auparavant.

Premièrement, l'inconscient n'est pas une notion. Alors c'est quoi une notion ? En philosophie « Une notion est une connaissance ; le reflet, dans l'esprit, d'objets réels et de phénomènes dans leurs caractéristiques et relations essentielles. C'est une connaissance élémentaire, souvent tirée d'observations empiriques ». Donc notion est lié à connaissance : rien à voir avec l'inconscient, qui est plutôt du côté d'un savoir articulé.

Si donc l'inconscient n'est pas une notion, ne serait-il pas par contre une clef ? (Georgin parle dans la question IV de notion clef). Lacan dit que « ça se juge à l'expérience. Une clef suppose une serrure. Il existe assurément des serrures, et même que l'inconscient fait jouer correctement, pour les fermer ? Pour les ouvrir ? ça ne va pas de soi que l'un implique l'autre, a fortiori qu'ils soient équivalents ». Je me suis demandé : si l'inconscient est la clef, qu'est ce qui serait alors la serrure ? Je pense que Lacan se réfère ici au non rapport sexuel : il dit notamment à la page 439 « l'inconscient s'il est clef, ce ne le sera qu'à fermer la porte qui béerait dans ce trou de votre chambre à coucher » et un peu plus bas « Car l'inconscient joue aussi bien d'un autre sens : soit à partir de l'impossibilité dont le sexe s'inscrit dans l'inconscient ».

Si, en suivant Freud, il n'y a en effet qu'un seul signifiant sexuel dans l'inconscient, le phallus, nous n'avons par contre pas de signifiant de « la serrure », de l'Autre sexe : il n'y aurait que des clefs dans l'inconscient, pas de serrures. On pourrait aussi se demander si des clefs dans un monde sans serrures sont encore des clefs.

Rappelons-nous aussi de la page 425, où Lacan parle de la prétendue « bipolarité », en se référant probablement au masculin et au féminin : « Ce qu'y ajoute l'inconscient, c'est de la fournir (cette bipolarité) d'une dynamique de la dispute qui s'y fait par une suite de rétorsions à ne pas manquer dans leur ordre qui fait du corps table de jeu ». Bref, l'inconscient n'est en tout cas pas la clef pour le rapport sexuel, et si, comme dit Lacan, il est étranger à toute théorie de la connaissance, il le sera aussi au niveau de la connaissance de l'Autre sexe.

L'inconscient n'est donc pas une notion clef, il n'est pas une notion et probablement pas non plus une clef, en tout cas pour ce qui concerne le rapport sexuel. Mais alors, qu'est-ce qu'il est ? Lacan se limite

à dire que l'inconscient « est », en suivant cette fois Freud, en disant qu'il faut dire **ce qu'il en est** de l'inconscient dans chaque cas. Aussi, si on pense notamment à la phrase célèbre de Lacan « l'inconscient est structuré comme un langage » (p.433), cette phrase ne dit en effet pas ce que l'inconscient est, elle ne dit pas par exemple « l'inconscient est un langage ».

Je me suis demandé pourquoi cette apparente réticence de Lacan à nous dire ce que l'inconscient est. C'est pour nous faire peiner ? Pas sûr. Il me semble qu'il s'efforce au contraire à ne pas le réduire à une notion, voire à le substantifier, à le « pronommer » pour utiliser le néologisme de Lacan, c.à.d. le renvoyer à quelque chose ou à quelqu'un. Mais pourquoi donc ?

Je pense que si on le réduit à une notion, à un objet, un concept (en allemand Begriff renvoi aussi à ce qu'on prend, possède), on se met en position de Maître vis-à-vis de l'inconscient, ça nous donnerait l'illusion qu'on le maîtrise. Comme Lacan dit, c'est plutôt l'inconscient qui « vous prend » (p.433). Un autre risque serait aussi de considérer l'inconscient comme quelque chose déjà là, statique (alors que Lacan parlera de l'instance dynamique de l'inconscient dans cette cinquième question).

Si on commence à le prendre comme objet de la connaissance, « chacun va s'essayer à faire rentrer l'inconscient dans une notion d'avant (Freud) ». Autrement dit, l'inconscient, ou plutôt le savoir inconscient, ne serait pas sans un discours, une structure, un lien social, dont il s'inscrit et où il est animé. Pensons à l'exemple donné par Lacan des jeunes médecins du Togo dans l'envers : qu'est-ce qui sort de leur analyse, de leurs formations de l'inconscient, si ce n'est que le mythe freudien de l'Œdipe ? On voit bien que leur savoir inconscient s'inscrit, et est animé, dans et par un discours.

Je vais vous donner un autre exemple. Un collègue de travail psy (pas d'Aigle !), dit durant une réunion d'équipe le matin que le Marquis de Sade, vraiment, il le trouve dégoûtant ! Bon, l'après-midi je rentre avec lui et il dit « c'est terrible ce livre de Sade : « les 121 ( ! ) journées de Sodome » », au lieu de dire 120. Son dégoût était tellement dé-goutant, qu'il lui a fallu en ajouter une de plus ! Pourtant, si personne n'était pas là pour se faire docile à sa parole, ou s'il n'avait aucune personne à qui s'adresser, est-ce que l'inconscient, son inconscient, aurait-été ? En tout cas, quand Lacan dit, p.432, que l'inconscient peut « nous occuper un moment encore après le temps que ça a duré » : on entend qu'il n'est en rien objet éternel, et s'il n'y a pas un discours, donc un lien social, qui l'anime, il risque qu'il devienne, p.433, « périmé, qu'on en fasse l'archéologie ». « Il peut rester en souffrance, ou bien tomber en désuétude ».

Donc d'un côté, on ne peut pas dire de l'inconscient « je le connais » et non plus « je sais ce qu'il fait par cœur » : on ne tient pas l'inconscient, c'est plutôt lui qui nous tiens au bout du nez, et deuxièmement, il n'est que dans un discours, une structure qui l'anime. Je dirais que la psychanalyse,

le discours psychanalytique, est une **formation de** l'inconscient, comme Véronique nous a dit lors de notre première rencontre.

### **Gnôthi seauton**

Dans le dernier paragraphe de la p.432, Lacan se réfère à l'inscription gravée à l'entrée du temple d'Apollon à Delphes : « gnôthi seauton », qui peut se traduire en « connais-toi toi-même ». Mais pourquoi Lacan parle de la muleta des toréadors et du « trompeur delphique » ? Il nous faut un petit détour.

Dans l'Apologie de Socrate, l'oracle de Delphes est au commencement de la vie philosophique de Socrate : il profère « Socrate est le plus sage des hommes ». Ça fait énigme pour Socrate, car sachant qu'il ne sait rien, comment peut-il être plus sage que ceux qui sont réputés savoir ? Il interroge donc hommes politiques, poètes, artisans : dans tous les cas, ils se révèlent doublement ignorants, croyant connaître ce qu'ils ne savent pas et ne sachant pas qu'ils sont ignorants. Socrate est donc bien le plus sage des hommes, puisqu'il ne croit pas savoir ce qu'il ne sait pas.

Cette interrogation de Socrate est le célèbre questionnement socratique (repris du reste par les TCC, avec comme visée une « restructuration cognitive » du patient).

Dans ce questionnement, Socrate utilise l'elenchos (grec ἔλεγχος), qui veut dire en grec ancien « réfutation », qui est un mode d'argumentation grâce auquel un questionneur (Socrate) vise à réfuter un répondant, en lui démontrant qu'il se contredit.

Le point important est que l'elenchos a une visée morale : elle est destinée à faire honte à l'individu de ses fausses connaissances, préalable indispensable à la vraie connaissance de la vertu. La réfutation porte en effet non pas sur des opinions indifférentes, mais sur des opinions auxquelles l'interlocuteur de Socrate croit, et sur des sujets importants : à ce titre, elles engagent son existence. C'est la raison pour laquelle l'individu réfuté peut se trouver plongé dans la plus grande confusion.

La réfutation a ainsi pour finalité de mettre en accord les opinions d'un individu avec sa façon de vivre.

La pratique de l'elenchos, du questionnement socratique, est par conséquent liée à la connaissance de soi : « Connais-toi toi-même ».

Donc pour revenir à Radiophonie, le gnôthi seauton, en tant que lié au questionnement socratique, ébranle, « exclut toute théorie (de la connaissance) » des interlocuteurs : toute théorie qu'on croit posséder, connaître, est ébranlé par le questionneur Socrate, lui qui « dit ne s'y connaît qu'en affaire de désir » (p.436). C'est peut-être pour ça que Lacan parle de « muleta » : Morceau d'étoffe rouge

tendue sur un bâton et dont le matador-Socrate se sert pour fatiguer le taureau, l'interlocuteur, avant l'estocade finale de sa connaissance.

Je pense que la phrase « depuis que la consigne (connais-toi toi-même) a été brandie par le trompeur delphique », cette phrase se réfère à Socrate, étant lui qui a brandie (comme le toréador brandi la muleta et l'épée) a brandi cette consigne gravée dans le temple d'Apollon à Delphes. Je ne sais pas pourquoi Lacan l'appelle le « trompeur », mais c'est peut-être lié à l'effet que Socrate faisait aux gens, comme dit Ménon, dans le Ménon, : « tu m'as véritablement ensorcelé par tes charmes et tes maléfices : c'est au point que j'ai la tête remplie de doutes. [...] Si, expatrié dans quelque autre ville, tu te livrais aux mêmes pratiques, tu ne tarderais pas à être arrêté comme sorcier ». Après coup c'est fort ironique.

Dans cet ébranlement, cette réfutation de toute théorie de la connaissance, Lacan dit que « l'inconscient n'apporte ni réconfort ni déception », mais que le sujet de cet inconscient « sera forcément coupé en deux » : dans l'expérience analytique, où l'inconscient est mis en exercice, le seauton, le soi-même, est divisé. En effet, pendant un certain temps, une analyse, une expérience analytique, divise. Mais c'est quoi cette division, qu'est-ce qu'elle divise ? On le verra peut-être après, quand Lacan dit que le message inconscient est « Ou tu n'es pas, ou tu ne penses pas » (p.437).

### **Le siège de Jéricho**

Avant de parler du siège de Jéricho, Lacan reprend Marx, qu'il avait déjà traité durant la question IV. Pour rappel, Lacan dit que toute la révolution française aurait été vaine (réduite à l'utile, ou au futile), si ce n'était pour Marx, qui remplace le côté « séduisant », imaginaire, voire précipité, de la révolution, par « la structure qu'il en formule dans un discours du capitaliste » (p.424). Au lieu de rester dans la « séduction » de la superstructure, Marx nous met au pied du mur de l'infrastructure, c'est-à-dire des rapports des forces et des moyens de « production ». Ce mur Lacan le définit ici « de relations articulées de leur ordre » et il ajoute « et telles qu'à y prendre part, on ne le fasse qu'à ses dépens ». On va y revenir.

Voici maintenant la phrase en question : « L'efficacité des coups de glotte au siège de Jéricho laisse à penser qu'ici le mur fit exception, à vrai dire n'épargnant rien sur le nombre de tours nécessaires ».

Le siège, ou bataille de Jéricho, est pris dans l'Ancien testament, dans le livre de Josué. Voici le passage :

« L'Éternel dit à Josué : Vois, je livre entre tes mains Jéricho et son roi, ses vaillants soldats. Faites le tour de la ville, vous tous les hommes de guerre, faites une fois le tour de la ville. Tu feras ainsi pendant six jours. Sept *sacrificateurs* porteront devant l'arche sept *trompettes* retentissantes ; le septième jour, vous ferez sept fois le tour de la ville (ça fait déjà beaucoup de tours !) ; et *les sacrificateurs sonneront des trompettes*. Quand ils sonneront de la corne retentissante, quand vous entendrez le son de la trompette, tout le peuple poussera de grands cris. Alors *la muraille de la ville s'écroulera*, et le peuple montera, chacun devant soi ».

Donc on comprend mieux maintenant pourquoi Lacan dit : « qu'ici le mur fit exception », en effet il s'écroule, alors que dans le paragraphe précédent, Lacan dit que ce n'est pas le mur, la structure qui peut être renversé.

Les « coups de glotte » ou consonne occlusive glottale est une consonne dont la description en phonétique articulatoire est l'occlusive glottale sourde, notée [ʔ]. Cette occlusive on la rencontre fréquemment devant un mot à initiale vocalique, où elle indique alors l'insistance, la surprise ou la gêne. Par exemple quand le Père Noël fait « Oh ! Oh ! Oh ! ». Ces coups de glotte se réfèrent aux trompettes (et apparemment on joue la trompette avec des coups de glotte).

Je pense que Lacan, avec cet exemple de la bataille de Jéricho, veut dire une chose très simple : les rapports fondamentaux de la structure, qui sont sans paroles, ne vont pas tomber par les cris et les paroles extatiques des jeunes révolutionnaires (rappelons-nous que nous sommes juste après 68). On reste au pied du mur : Lacan en donne un exemple à la page suivante (435) concernant la production capitaliste, où cet « implacable discours » se complète « de l'idéologie de la lutte des classes, (qui) induit seulement les exploités à rivaliser sur l'exploitation de principe, pour en abriter leur participation patente à la soif du manque-à-jour ».

Donc le mur, qui n'est pas fait de pierre, mais de relations fondamentales, est inébranlable : la seule chose qui est possible de faire est d'y tourner autour, ce qui se réfère à la permutation des termes, des lettres, dans les 4 discours écrits au tableau par Lacan. Les places, de la vérité, de l'agent, du travail, de la production, ainsi que leur relations fondamentales, restent inchangées. Comme Lacan dit dans la bataille de Jéricho, même si en apparence les murs sont tombés, ça n'a en rien épargné « sur le nombre de tours nécessaires ».

Je dois à René l'explication de la phrase suivante : « C'est que le mur ne se trouve pas, dans cette occasion, là où on le croit, de pierre (ça c'est clair maintenant, mais Lacan ajoute), plutôt fait de l'inflexible d'une vagance extra ». J'ai cherché partout ce mot vagance, je ne le trouvais pas : René m'a fait remarquer que Lacan joue probablement sur l'extra-vagance. Et en effet,

étymologiquement, extravagance se compose du latin extra et du participe présent vagans de vagari, c.à.d. « errer ». Le mur reste donc inflexible, on ne peut que y errer autour.

Donc, qu'on le veuille ou pas, et ceci même dans l'ici et maintenant parmi nous, on se trouve toujours au pied du mur, on se trouve toujours dans un discours : croire qu'on puisse aller au-delà, ou en-déca de ce mur, voire l'ébranler, serait croire au métalangage qui n'existe pas, un peu comme le père Noël. Juste en passant, je trouve que Kafka dans le « Château », était très lucide sur ce tourner autour.

Dernier point : Lacan précise qu'être pris dans un discours, ceci ne va pas sans dépense : « Dépens de vie ou bien de mort, c'est secondaire. Dépens de jouissance, voilà le primaire. D'où la nécessité du plus-de-jouir pour que la machine tourne, la jouissance ne s'indiquant là que pour qu'on l'ait de cette façon, comme trou à combler ». Dans la jolie histoire de la bataille de Jéricho, il y a bien des « sacrificateurs ».

Par rapport à ces dépens, je vais donner un exemple par rapport à notre champ. Être en analyse, ça coûte : pensons au temps pour se déplacer (certains vont même très loin), le coût des séances, le coût dans la vie amoureuse qui peut en être perturbée, mais surtout, le coût à faire exister l'Autre par l'amour de transfert : on pense à notre analyste, on rêve pour ou de lui, qu'est-ce qu'il dira quand je lui raconterai ce qui s'est passé ? Comment va-t-il ? etc. Bon, on va quand-même espérer que ça soit une bonne dépense, qui puisse donner une autre « sorte de plus-de-jouir » (p.415).

### **« Ou tu n'es pas, ou tu ne penses pas »**

Dans le passage du « connais-toi toi-même », Lacan nous a dit qu'avec l'inconscient, le « soi-même » sera forcément coupé en deux, divisé. Il me semble que c'est dans cette négation du cogito cartésien, la négation de l'intersection de la pensée et de l'être « Je pense, donc je suis », qu'on retrouve de quoi ce sujet est la division, au moins dans l'expérience analytique.

Voici ce que Lacan en dit à la page 437 : « Lisons le cogito à le traduire selon la formule que Lacan donne du message dans l'inconscient : c'est alors « Ou tu n'es pas, ou tu ne penses pas », adressé au savoir. Qui hésiterait à choisir ? ».

Chez Descartes, l'être dans le cogito, n'est rien d'autre que de pure pensée : or, ceci est rejeter l'inconscient freudien, qui est fait de pensées, mais où je ne suis pas dans ces pensées qui me conditionnent. Par rapport à ces pensées, le sujet ne sait pas où il est et il est donc corrélatif d'un « je ne suis pas ». Donc du côté de la pensée, nous avons l'inconscient où je ne suis pas.

Du côté de l'être, nous avons alors le « je ne pense pas » : rester exclusivement de ce côté, c'est renforcer l'être du je : nous avons un sujet qui s'imagine maître de son identité (moïque) et qui donc rejette l'inconscient.

Peut-être on peut donner un exemple avec l'analyse. Ce « je ne pense pas, ou je ne suis pas », on peut l'ordonner temporellement, ça écrit la transformation de la position du sujet due à l'analyse. Le sujet arrive avec son être rejetant l'inconscient. Du fait de l'analyse, il se retrouve à admettre l'inconscient et une certaine disparition de son être dans le rapport à l'inconscient. Comme dit auparavant, une analyse, pendant un certain temps, ça divise : par exemple, les symptômes peuvent s'empirer, se systématiser, prolifération d'actes manqués, on oublie des objets, on constate de plus en plus que notre corps ne fait qu'à sa tête, on n'est pas les maîtres de chez soi, etc.

Lacan précise : « qui hésiterait à choisir ? » Beh, moi par exemple. Entre ces deux options, « je ne suis pas ou je ne pense pas », est-ce que le choix est si évident ? Néanmoins en suivant la suite du texte, Lacan semble pointer que le choix qu'on va faire, sans hésiter, est du côté du « je ne suis pas », donc on garde la pensée au prix de l'être. En effet il dit juste après « Le résultat est que la science est une idéologie de la suppression du sujet » et que « le sujet (se réduit) à la pensée de son doute ».

En tout cas, et je m'arrêterai là, il est vrai que dans l'avènement de la science moderne, avec le pas de Galilée où la nature est écrite en langage mathématique, il y a une certaine suppression du sujet, du moins d'un sujet observant, apprenant, connaissant la nature, le monde dans lequel il habite. En effet, le champ scientifique se réduit de plus en plus une articulation de signifiants, à un « appareil mathématique » qui marche, qui est correcte, mais qui ne suppose l'être d'aucun sujet pour qu'il fonctionne. Notamment, dans l'exemple qui donne Lacan fin page 437 et début 438, le mouvement uniforme, on le démontre au tableau, on ne l'observe pas en nature.